

cessaire pour vous décrire cet hôpital des enfants malades. C'est une institution qui mérite plus qu'une mention, et qui devrait avoir une succursale à Montréal.

Je ne peux que vous signaler l'ouverture du Salon de 1877, au palais de l'Industrie. Sur sept mille tableaux présentés au jury, cinq mille ont été refusés. Il y a deux mille cent quatre-vingt-douze tableaux d'exposés, et deux mille cinq cents dessins et sculptures. Le tableau de notre jeune compatriote, M. Charles-Edouard Huot : "Le Bon Samaritan," porte le No. 1,084 du catalogue officiel, et, quoi qu'accroché un peu haut dans la salle d'exposition, fait un bon effet parmi ses voisins.

Je ne saurais vous donner une meilleure description du sujet de ce tableau, que de transcrire ce qu'en dit le Catalogue :

Mais un Samaritan, qui était en voyage, vint à passer près de lui, et, l'ayant vu, il en fut touché de compassion. Et, s'approchant, il versa de l'huile et du vin sur ses plaies.—Nouveau Testament, Saint Luc, c. X., v. 33.

Le dessin est très-correct, et quoique le tableau ne soit pas bien grand, les jurés l'ont admis de suite et ont deviné un artiste d'avenir dans son auteur.

Mes compagnons de voyage et moi avons fait une délicieuse excursion à Versailles, dimanche dernier. Nous avons fait le trajet en voiture, en arrêtant à Saint-Cloud, pour visiter les ruines du château, brûlé par les Prussiens, et à Sèvres, parcourir les musées de porcelaines et les ateliers de fabrication. Le but de notre voyage était Versailles, où jouaient, pour la première fois cette année, les *grandes grandes eaux*.

Nous sommes quelquefois désappointés, quand, sur la foi de récits de voyageurs, nous faisons des frais pour visiter quelques monuments ou quelques curiosités historiques; mais les merveilles de Versailles ont dépassé mon attente. Les jardins de Le Nôtre, faisant de l'architecture et de la sculpture avec la verdure des arbres transformés en pyramides, en murailles, etc.; les bosquets de l'amour, de la Reine, etc., avec leurs massifs de verdure, de fleurs, où les marbres les plus précieux sont distribués à profusion; les pièces d'eau aux cents jets; les bassins d'Apollon, de Latone, de Neptune, etc., aux mille gerbes s'entre-croisant, foisonnant comme les fusées d'une pièce de feu d'artifice; les cascades merveilleuses, les grottes enchanteuses, la grande allée du tapis vert, etc., tout est beau, splendide, magnifique, et surpasse ce que l'esprit le plus délicat peut désirer d'enchantement. C'est admirable. A cinq heures, il y avait près de 150,000 personnes assises sur les coteaux verdoyants qui entourent le bassin de Neptune, que l'on réserve toujours pour la dernière pièce, le bouquet!

G. A. DROLET.

P. S.—Des raisons de famille vont retarder mon voyage à Rome, où je ne pourrai pas me rendre à temps pour le cinquantième du Saint-Père. Je le déplore.

RICHESSSE COMPAREE DES NATIONS PROTESTANTES ET CATHOLIQUES

Un écrivain belge, M. Laveleye, a fait un livre pour démontrer que les nations protestantes étaient plus riches que les nations catholiques, et que, par conséquent, la religion catholique était un obstacle au progrès et à la prospérité des peuples. Ce livre a fait un grand plaisir aux protestants et créé un certain malaise parmi les catholiques. Dans un temps où le progrès matériel préoccupe si profondément tous les esprits, il n'est pas étonnant qu'une pareille thèse ait fait sensation. En l'examinant de près, pourtant, on s'aperçoit qu'elle repose sur un fait incertain, et dont l'auteur déduit des conséquences d'une fausseté facile à démontrer.

D'abord, est-il vrai que les nations protestantes soient plus riches que les nations catholiques? A cette question, il faut répondre "oui," si la richesse de quelques-uns et la pauvreté du grand nombre constituent la prospérité d'une nation, si les pays les plus riches sont ceux où le luxe

le plus effréné cotoie le paupérisme le plus hideux. On devra répondre "non" si, comme tout le monde le croit, la prospérité d'une nation consiste dans la répartition de la richesse et dans l'abondance des moyens employés par la charité pour soulager la pauvreté.

Il y a longtemps que des hommes compétents, des protestants même, ont établi par des chiffres qu'il n'y a pas un pays catholique où la population des pauvres soit aussi grande que dans la riche Angleterre. Cobbett démontrait, en 1845, qu'en Italie comme en Autriche et en France, en Espagne même, cette proportion variait de $\frac{1}{20}$ à $\frac{1}{30}$, pendant qu'en Angleterre, elle est de $\frac{1}{8}$, les uns disent $\frac{1}{4}$. Et, chose incroyable autant qu'incontestable, c'est dans ce pays si riche qu'on meurt le plus de faim. "Ajoutons, disait Cobbett, qu'il est inouï, en pays catholique, que les indigents meurent de faim."

La religion catholique enfante des dévouements et offre à toutes les souffrances physiques et morales, à tous les malheureux, des secours qu'on ne trouve pas autant chez les nations protestantes. On ne meurt pas de faim à la porte des couvents et des monastères, comme à la porte des palais dorés de l'Angleterre.

Mais, admettons qu'en général, les nations protestantes sont plus entreprenantes que les nations catholiques, faut-il en conclure nécessairement que la religion est la cause de cette différence? N'est-il pas évident, pour tout observateur réfléchi, que c'est là beaucoup plus une question de caractère et de nationalité, que de religion?

Chaque nation, comme chaque individu, a son caractère propre, ses aptitudes spéciales. Ainsi, il est incontestable que les races anglo-saxonnes sont généralement plus froides, plus pratiques, plus propres et plus adonnées au commerce et à l'industrie que les races latines, dont le sentiment est plus vif, l'imagination plus brillante, le goût pour la musique, la poésie et les beaux arts plus développé. L'Anglais, né froid, sérieux et calculateur, semble fait pour passer sa vie derrière un comptoir. A l'Espagnol, à l'Italien et au Français, il faut une vie plus gaie et plus variée, plus de sensations, de jouissances d'un autre ordre.

Mais, dira-t-on, vous ne pouvez nier que la religion catholique, prêchant sans cesse aux hommes le détachement des biens de ce monde, les dangers et le néant de la richesse, ne produise chez les catholiques une certaine indifférence en matières temporelles. S'il s'agit de l'amour immodéré de la richesse, nous répondrons que personne n'osera faire un reproche à la religion catholique de le combattre.

La grande plaie du monde, à l'heure qu'il est, n'est-elle pas le matérialisme produit par les abus du progrès matériel? Que deviendrait le monde, que deviendrait le progrès lui-même avec ses splendeurs, si la religion n'était pas là pour empêcher les âmes de se laisser absorber complètement par l'ambition et la convoitise?

D'ailleurs, la religion catholique ne faisant, sous ce rapport, que suivre les enseignements de la Bible et de Jésus-Christ, si ces enseignements avaient nécessairement pour effet d'empêcher le véritable progrès, les nations protestantes qui prétendent pratiquer à la lettre les préceptes de la Bible, devraient être plus arriérées, d'après l'argument de M. Laveleye, que les nations catholiques.

Si l'on dit que la religion catholique va plus loin sous ce rapport que le protestantisme, et que ses moyens d'action sont plus puissants, on fait son éloge; car on ne pourra jamais trop combattre les abus de la richesse.

Ce qu'il faudrait établir, c'est que le catholicisme est un obstacle au développement du véritable progrès et à la prospérité des peuples. Or, où fait-il un crime, aux peuples comme aux individus, de s'enrichir? Où empêche-t-il le père de famille d'amasser de la fortune pour l'avenir de sa famille? Où condamne-t-il les grandes découvertes et les inventions destinées à accroître la fortune publique ou privée, à favoriser le progrès du monde en général?

S'il ne veut pas qu'on fasse de la richesse le but de sa vie, il permet qu'on en fasse un moyen, un instrument de bien, de grandeur et de véritable progrès. Eh! comment le catholicisme pourrait-il condamner ce qui lui a servi à accomplir sa mission divine, à propager le règne du Christ jusqu'aux extrémités de la terre? Avec quoi les papes ont-ils construit Saint-Pierre, couvert l'Italie des merveilles de l'art?

Non, le catholicisme, pas plus que le protestantisme, ne combat le véritable progrès et l'amour modéré des biens de la terre, mais plus que les autres religions, il condamne le but que les hommes poursuivent généralement en cherchant à s'enrichir. C'est là sa gloire et sa supériorité, et ce qui contribue à prouver sa divinité, puisque la sagesse et le simple bon sens suffisent pour faire comprendre à l'homme que le bonheur éternel devant être le but suprême de l'homme, le reste ne doit être désiré que comme accessoire ou moyen pour atteindre ce but.

Maintenant, que la religion, en prêchant constamment le néant des choses humaines, finisse par produire accidentellement, dans certaines âmes, beaucoup plus d'indifférence qu'il ne faut pour les choses de ce monde, c'est possible; mais que faudra-t-il en conclure? L'étude de la philosophie, des sciences et de la littérature ne produit-elle pas chez les hommes qui s'y livrent cet effet purement naturel et accidentel, et en conclusion qu'elles sont mauvaises? A plus forte raison ne doit-on pas reprocher au catholicisme, pas plus sous ce rapport que sous les autres, les exagérations de sentiments et d'idées qu'il peut produire, et qu'il est d'autant plus exposé à produire que les vérités qu'il enseigne sont claires et saisissantes.

Les auteurs catholiques ont un autre argument quand ils traitent cette question. "En supposant, disent-ils, qu'il y aurait un certain désavantage, sous le rapport matériel, à être catholique, ces désavantages ne sont rien en comparaison des biens spirituels et de la certitude de salut que donne le catholicisme." Ils vont même jusqu'à dire qu'il est juste et naturel, et conforme à l'évangile, que Jésus-Christ ne donne pas à ses élus sur cette terre les biens de ce monde avec les jouissances qui en découlent. Certes, c'est un argument bien suffisant pour ceux qui ont la foi; mais nous avons voulu surtout raisonner au point de vue de ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour se contenter de cet argument.

Cette question demanderait beaucoup plus de développement; mais nous avons voulu simplement indiquer les moyens de défense qu'on peut opposer aux accusations de M. Laveleye.

L. O. DAVID.

L'ABLÉGAT PONTIFICAL EN CANADA

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de l'arrivée de l'ablat pontifical à la Nouvelle-Ecosse. Mgr. Couroy a été l'objet d'une véritable ovation à Halifax. Il a commencé sa mission en Canada par le sacre de Mgr. Hannan, le nouvel archevêque. Cette cérémonie imposante a eu lieu le jour de la Pentecôte, dans la cathédrale d'Halifax, avec une pompe et une solennité extraordinaires. Il y avait douze évêques présents, outre le prélat consacré et le nouvel archevêque, et une centaine de prêtres. Voici la liste des évêques :

Sa Grandeur Mgr. Taschereau, archevêque de Québec;

Sa Grandeur Mgr. Lynch, archevêque de Toronto;

Mgr. Fabre, évêque de Montréal;

Mgr. Power, évêque de Saint-Jean, Terre-Neuve;

Mgr. Carfagnini, évêque du Havre-de-Grâce, Terre-Neuve;

Mgr. O'Reilly, évêque de Springfield, Etats-Unis;

Mgr. Haley, évêque de Portland, Etats-Unis;

Mgr. Sweeney, évêque de Saint-Jean, assistant de l'archevêque élu;

Mgr. McIntyre, évêque de Charlottetown, assistant de l'évêque élu;

Mgr. McKinnon, évêque d'Aricat;

Mgr. Cameron, évêque de Titopolis;
Mgr. Rogers, évêque de Chatham.

Des adresses furent présentées à Mgr. Conroy et à Mgr. Hannan, par le clergé et les laïques d'Halifax. Nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, publier ces adresses vraiment remarquables, ainsi que les réponses des prélats.

Aussitôt après la consécration de Mgr. Hannan, l'ablat, en compagnie de Mgr. Taschereau et de Mgr. Fabre, est parti pour Québec, où on lui a fait une réception magnifique, jeudi, 24 mai. Le maire Murphy était chargé de lui présenter l'adresse des citoyens. L'Université-Laval a fait une démonstration spéciale en l'honneur de l'envoyé du Pape. Nous regrettons que notre cadre restreint ne nous permette pas de reproduire les détails de ces fêtes, à la suite des journaux quotidiens. Mgr. Conroy a exprimé sa profonde satisfaction de ces témoignages, qui s'adressent moins à lui-même qu'au Souverain Pontife, dont il est le représentant. Il a rendu visite, vendredi, au lieutenant-gouverneur Letellier. à *Spencer Wood*, et l'on dit qu'il a l'intention de faire un assez long séjour à Québec, après sa tournée.

On a remarqué que les catholiques de Québec avaient fêté ainsi, le même jour, le représentant du Pape et l'anniversaire de la naissance de la Reine. La démonstration religieuse n'a pas nui à la manifestation civile, et nos compatriotes de la capitale ont su concilier, sans peine, ces deux sentiments de la foi catholique et de la fidélité nationale. Cela prouve bien la compatibilité de ces sentiments, et montre, une fois de plus, que l'on peut être bon catholique, dévoué au Saint-Siège, et sujet fidèle en même temps. La Reine n'a pas de meilleurs sujets que les Canadiens-français, qui comptent aussi parmi les enfants les plus dévoués du Pape.

La lettre suivante, envoyée de l'évêché de Montréal, contient le programme de la réception qui se prépare dans notre ville pour l'arrivée de l'ablat :

Evêché, 26 mai 1877.

Monsieur le Rédacteur,

Veillez avoir la complaisance d'insérer dans votre journal l'annonce suivante :

Son Excellence Monseigneur Conroy, évêque d'Ardagh, délégué apostolique, arrivera à Montréal à 7h. A. M., samedi, 2 juin prochain, au quai des bateaux à vapeur de la ligne de Montréal et Québec. De là, Elle se rendra à l'église de la paroisse de Notre-Dame, où Elle dira la sainte messe.

Le lendemain, Elle présidera la procession solennelle du Très-Saint Sacrement, et le soir à 7h. Elle chantera le salut et le *Te Deum* à la cathédrale.

Lundi soir, 4 juin, de 8h. à 10h., il y aura réception par Son Excellence, dans le salon de l'évêché; les messieurs seuls seront admis.

Mardi soir, à 8h., il y aura chez les RR. PP. Jésuites une séance académique. C'est à cette séance qu'une adresse sera présentée à Son Excellence, au nom de toute la population catholique du diocèse de Montréal.

Mgr. l'évêque de Montréal espère que les catholiques de la ville épiscopale se feront un devoir d'illuminer leurs maisons, dimanche soir, 3 juin.

J'ai l'honneur d'être,
M. le Rédacteur,
Votre très-humble serviteur,
P. LEBLANC, chan.,
Pro.-secrétaire.

NOS GRAVURES

Charles-François Gounod

Nos lectrices et lecteurs nous sauront gré de leur présenter un portrait de ce grand artiste français. Notre très-intéressant correspondant de Paris nous a parlé de sa dernière création : *Cinq-Mars*, et le succès obtenu par nos amateurs de Montréal dans son opéra lyrique : *Jeune-France*, en font pour nous une actualité.

Gounod est né à Paris, en 1818. Elève de Lesueur et d'Halevy, il remporta, en 1837, le grand prix de composition musicale. Jusqu'en 1843, il adopta l'Italie comme patrie, où il se perfectionna dans l'étude des grands maîtres.

A son retour, maître-de-chapelle aux Missions Etrangères, c'est là qu'il fit exécuter ses premières compositions.

En 1849, une messe solennelle à Saint-Eustache obtint un succès brillant.